



Dans sa tentative à vouloir ressusciter le Duke, Phénix du swing, le temps d'une soirée, Jean-Paul Boutellier n'en n'est pas à sa première opération. Citons au hasard de la trame des souvenirs festivaliers les deux exemples suivants.

Le 5 juillet 1994 The Duke Ellington Orchestra dirigé par Mercer Ellington âgé alors de 75 ans qui réussissait à pérenniser la tradition familiale.

Le 11 juillet 1999 "Cotton Club Revue" Duke Ellington par le Smithsonian Jazz Masterworks Orchestra conduit par David Baker qui revisitait de façon pétillante la folle période de la prohibition et le style jungle.

Cette fois il a concrétisé un vieux rêve qui consistait à faire revivre la rencontre historique entre deux orchestres légendaires ceux de Count Basie et Duke Ellington qui enregistrèrent avec leurs répertoires respectifs "First Time" le 6 juillet 1961.

A gauche le Michel Pastre Big Band et à droite le Laurent Mignard Duke Orchestra. A eux deux ils forment un instrument collectif. Cet aréopage sera maîtrisé par la gestuelle directrice de **Laurent Mignard** qui consiste à conduire sur les rails une gamme expressive dévoreuse de notes. Les formes captivantes et les forces captatrices qui en émergent sont mises en avant par **Marc Thomas**, présentateur et chanteur, qui apporte de la souplesse à cet ensemble.

Au centre deux pianos qui vus de profil ressemblent à des plaquettes de chocolat pur cacao à 99%. Cela tombe bien puisque toute la soirée la musique est à croquer avec délice. Cette chorale d'instruments, agrémentée d'une flopée de solistes, va venir tour à tour pour faire parler leurs inspirations personnelles.

Les titres vont se succéder avec ses mélodies qui nous accompagnent depuis des décennies dans la filmographie ou autre reportage en tous genres. *Take The A Train* fait partie de ceux-ci, ce morceau de Duke Ellington tire son titre d'une ligne de métro new-yorkaise. Ou encore *Jumpin Woodside* de Count Basie qui a composé celui-ci en souvenir des bons moments passés à l'hôtel Woodside de Harlem, que sa formation avait pris comme quartier général en y organisant des fêtes dans leurs chambres.

La première partie de la soirée avait déjà été très alléchante, mais en entrant dans cet univers ravageur d'une poussée rythmique stratosphérique, nous étions comblés.

Juste un rappel avant de nous séparer du jardin d'éden, avec une composition du tromboniste du Duke Juan Tizol, *Perdido* de 1960 qui veut dire perdu, désignant une des rues les plus célèbres de Storyville à la Nouvelle-Orléans. Ce compositeur apportera des colorations latino-américaines à la palette orchestrale de Duke Ellington. Belle interprétation qui sait s'écarter des formations hoplitiques. Nous avons décidément affaire à un lignage de puristes maîtrisant totalement leur sujet.